

« Les oiseaux sont musiciens » : voilà un lieu commun qu'il est aussi difficile d'approuver que de contredire tant qu'on ne s'est pas entendu sur la vraie nature de cette activité. À première vue, on confirmera en remarquant que non seulement le chant stéréotypé de plusieurs espèces nous paraît analogue à certaines de nos musiques (même le pire des chanteurs, le coucou, a séduit des générations de compositeurs au moins depuis le 13^{ème} siècle), mais surtout l'oiseau est, dans quelques espèces privilégiées, un inventeur sonore individuel comme le compositeur dans l'espèce humaine. Chaque merle se constitue un répertoire propre, et le remet à jour d'une année sur l'autre.

Dans un cas comme dans l'autre, que ce soit en écoutant le chant de toute une espèce ou celui de tel individu, le musicien trouve chez l'oiseau d'inépuisables sujets d'émerveillement, comme par exemple son talent pour l'imitation. Celle-ci peut avoir une fonction adaptative vitale dans le cadre de l'espèce, sous l'aspect de mimétisme sonore, mais elle joue un tout autre rôle au plan du développement individuel. On peut dire que les meilleurs imitateurs sont souvent aussi les meilleurs inventeurs. Aux stéréotypes de l'espèce ils ajoutent des fantaisies personnelles, qui sont souvent des adaptations de citations étrangères. Chez les "moqueurs" américains (moqueur roux, moqueur chat et moqueur polyglotte) les imitations omniprésentes d'espèces extérieures à ce "trio", plus les imitations réciproques à l'intérieur du même trio, font qu'on ne comprend pas très bien comment les femelles ou les rivaux s'y retrouvent. Après tout, un simple "cocorico" ou un simple "coucou", sans imagination individuelle, fonctionnent parfaitement, et semblent même beaucoup plus sûrs pour la pérennité de l'espèce. Certains biologistes, parmi les plus grands, comme W.H.Thorpe, admettent que "les cas où les chants paraissent transcender les impératifs biologiques, et où il semble que l'oiseau cherche activement une nouvelle expérience auditive et vocale sont nombreux...Jusqu'à présent l'argument esthétique n'a certainement pas été réfuté de façon définitive".

À l'appui de la même opinion, on observe que les chants d'automne, où plusieurs espèces retrouvent leur voix après l'interruption de l'été, sont souvent plus mélodieux, plus raffinés, que les véhémentes proclamations printanières. On dirait que l'absence de visées territoriales ou amoureuses favorise une sorte de dilettantisme sonore. On peut d'ailleurs se poser la même question à propos des "chants sociaux" de la fin du printemps chez certaines espèces. Parmi les rousserolles verderolles, lorsque les territoires de mâles voisins ont été fixés, les nids construits et les couvées mises en bonne voie, si de plus il fait beau, et qu'il n'y ait pas de vent, les anciens rivaux devenus bons voisins se rassemblent parfois en milieu de journée sur un arbre ou un buisson situé à la limite de leurs territoires respectifs, et se livrent à une activité sonore coordonnée. Si l'un d'eux s'absente un moment pour aller voir si tout se passe bien à son nid, et relever un

peu la femelle qui couve, le chœur s'interrompt, pour reprendre éventuellement à son retour. De tels trios ou quatuors coordonnés ont pu être enregistrés. J'ai même transcrit celui d'une espèce africaine dans mon ouvrage *Musique, mythe, nature*.

Les rapports entre les oiseaux et la musique sont loin de se limiter à une source d'inspiration dont les compositeurs auraient depuis toujours aimé se saisir. Au-delà des formes sonores analogues : rythmes, mélodies, ornements, citations, refrains, strophes, l'étude des chants d'oiseaux met en évidence des convergences avec les musiques humaines dans la syntaxe, les techniques de développement, l'agencement polyphonique, qui nous interrogent tout autrement que comme un simple répertoire de belles formes sonores. Il est même très difficile de trouver un seul trait commun aux musiques pratiquées par l'homme qui n'ait son analogue quelque part dans une autre espèce animale. Même l'existence d'échelles fixes, ou de transpositions en hauteurs et en durées, se rencontrent chez certains oiseaux.

Si la musique est un médiateur entre nature et culture, ce n'est certes pas comme un passeur, et encore moins comme un garde-frontière. Les édifices de l'imaginaire musical semblent bâtis sur des fondations simples et robustes fournies par des réseaux neuronaux pré-câblés dont une part est sans doute commune à tous les vertébrés. Comme dans beaucoup de domaines, l'homme en tire des combinaisons si variées qu'il peut avoir l'impression de les avoir imaginées de part en part, en oubliant les archétypes élémentaires, et rudimentaires, sur lesquels elles se fondent la plupart du temps.

Ce droit à l'innovation s'exerce déjà dans le monde animal : les oiseaux, entre autres, en témoignent de façon éclatante. Ils nous rappellent aussi que toute création artistique comporte un équilibre particulier entre la répétition et la nouveauté, et qu'ainsi l'art mystérieux de la variation, de la dialectique entre le même et l'autre, a toujours le dernier mot. En nous fournissant un abondant répertoire de formes sonores auxquelles ils appliquent un assez riche répertoire de variations, les oiseaux ont une importance sans commune mesure avec le pittoresque superficiel ou sentimental auquel des musiciens naïfs s'en sont tenus bien souvent.

Que la musique s'inspire consciemment ou non des chants d'oiseaux, elle en est de toute manière plus proche qu'on ne l'a cru. Aucune culture existante ne s'accorde avec les autres pour définir ce qu'est la musique, mais toutes partagent un répertoire de formes et de processus qui gouvernent leurs productions sonores, que celles-ci ressortissent au geste, à la parole, au chant ou au jeu instrumental, et que leurs fonctions soient pratiques ou rituelles, triviales ou sublimes. C'est que depuis notre naissance, et même avant, nous sommes organisés pour identifier au sein du chaos sonore qui nous entoure des sons

coordonnés entre eux par des affinités formelles et causales : il y va de la survie dans un monde naturel hostile. Cette structuration de notre ouïe entraîne des réflexes et des priorités sur lesquels nous n'aurons par la suite qu'un contrôle limité. Ce sont eux qui conditionnent à la base notre perception des sons et du temps. Notre imagination artistique, elle, aura surtout pour tâche de recombinaison ces données pour leur conférer des valeurs secondaires, relatives à notre milieu culturel et de ce fait partageant la même précarité.

L'oiseau subit en partie la même loi. Les meilleurs chanteurs dépendent étroitement du milieu sonore où ils ont passé leurs premières semaines d'existence. Dans certains cas exceptionnels, on a pu mettre en évidence la prépondérance de cette expérience sur les éléments innés. Les bouvreuils de Nicolaï, entraînés à chanter comme leurs parents adoptifs, des pinsons, se sont transmis ce chant étranger sur plusieurs générations, même en présence de bouvreuils émettant leur chant normal. Tout cela laisse penser que si la nature continue à parler dans nos musiques, des phénomènes culturels, réciproquement, s'esquissent dans le monde animé bien avant l'espèce humaine. La réévaluation du statut de l'humanité est aujourd'hui en pleine effervescence.

Il n'est donc pas juste de ne considérer le chant des oiseaux que comme une voix naturelle dont la musique aurait su se séparer en élaborant des codes arbitraires. S'il est vrai qu'il y a dans la création artistique l'application de deux démarches complémentaires : l'invention qui est endogène, et la découverte qui résulte d'un dialogue avec le monde extérieur, alors du seul fait que notre psychisme est bâti d'une certaine manière, que nous n'avons pas choisie, il faut considérer que nos inventions ont intérêt à prendre appui sur nos découvertes, plutôt que d'aspirer à régner seules. Les oiseaux mettent en jeu des phénomènes de mémorisation, de préférences, d'analogies catégorielles, qui interdisent de voir dans leur chant de simples mécaniques-réflexes. Il serait donc judicieux d'écouter la recommandation faite déjà il y a trente ans par E.Souriau : "s'il faut se garder de tout anthropomorphisme en étudiant l'animal, il n'est pas mauvais de faire parfois un peu de zoomorphisme en étudiant l'homme".

François-Bernard Mâche

